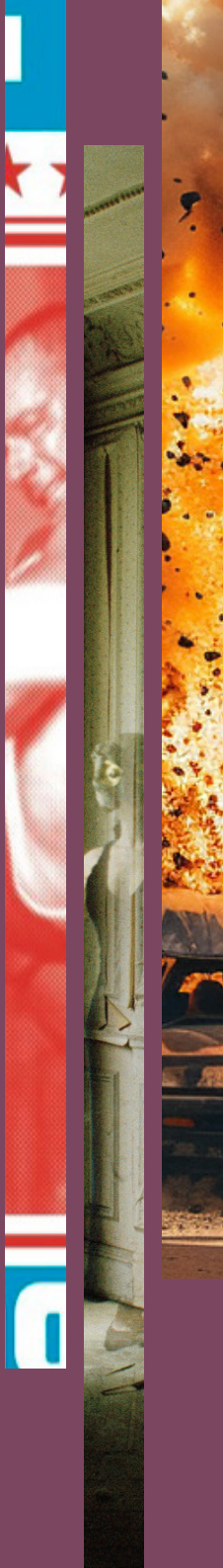


la manufacture de livres



OCTOBRE → DÉCEMBRE

Programme Automne 2024

P.5

FICTION

Venise Off

MARTINE ROFFINELLA

03/10/24

P.9

FICTION

Captagonia

PIERRE POUCHAIRET

Prix du roman d'espionnage

10/10/24

P.13

NON-FICTION

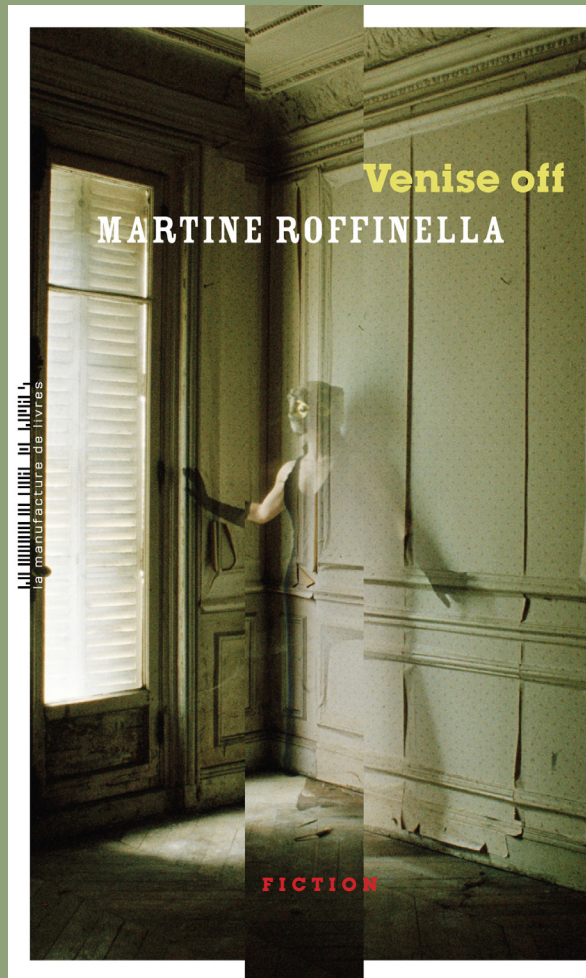
Catcheur

MARC MERCIER

31/10/24

3 OCTOBRE 2024
144 pages – 12,90 €
ISBN : 9782385531324

UNE INTROSPECTION DE LA VIE SEXUELLE ET AMOUREUSE D'UNE FEMME LESBIENNE



« Depuis son premier roman, Martine Roffinella explore avec une même âpreté, une même tension poétique, la part obscure de passions violentes, exacerbées par des désirs pervers, contrariés ou empêchés. »

LE MONDE DES LIVRES

Venise Off

MARTINE ROFFINELLA

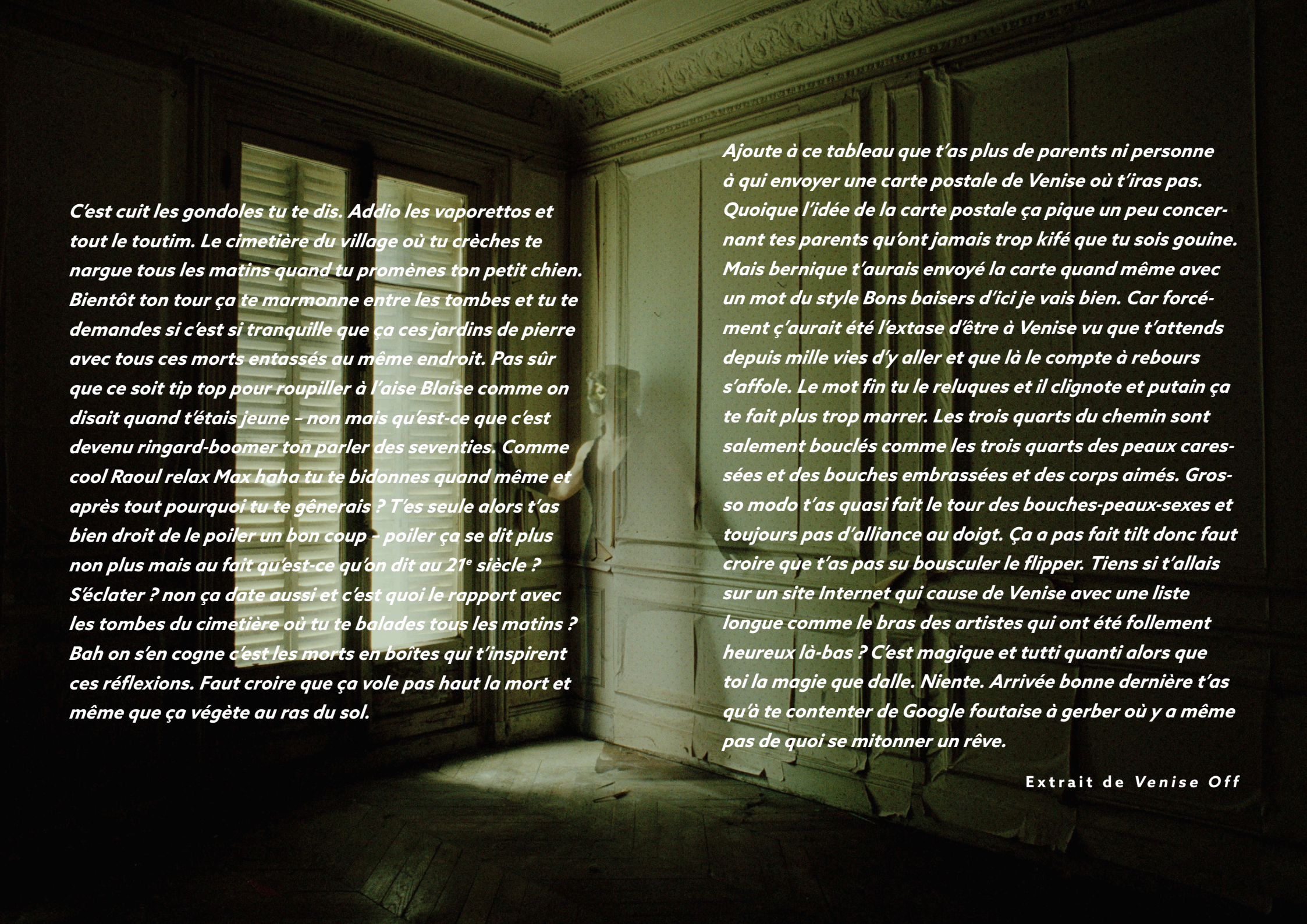
« En gros ça commence à l'adolescence cette histoire d'aller à Venise seulement avec le grand amour de ta vie l'unique-le-seul. Genre ça sera Venise ou rien et rira bien qui rira la dernière. Donc tes deux pieds dans la soixantaine t'en reviens pas de tout cet empilement d'années passées à ne pas aller à Venise avec ton grand amour l'unique-le-seul. »

Parce que la romance à Venise, elle ne l'a encore jamais connue, une écrivaine décide de faire la chronique de ses amours déçues, de ses premiers élans interdits à ses errances de femme mûre. *Venise Off*, autobiographie d'une lesbienne rejetée violemment par sa famille, nous propose la traversée de sa vie sexuelle et amoureuse. À travers des souvenirs d'adolescence, des rencontres marquées par la violence et la déception, et des réflexions sur le temps qui passe, est dépeint le portrait d'une femme en quête de rédemption et de sens.

Écrit à la deuxième personne, ce roman plein de clins d'œil à la littérature est aussi celui d'une écriture singulière, celle d'une jeune romancière remarquée qui s'est isolée du monde pour accompagner une mère en fin de vie.



Martine Roffinella avait vingt-six ans quand Bernard Pivot fit découvrir aux lecteurs son premier roman, *Elle*, en 1988, qui évoquait la passion violente d'une lycéenne pour l'une de ses professeurs. Depuis, elle a publié une trentaine d'ouvrages dont des romans, nouvelles, poésies et essais. Son récit *L'Impersonne* fut finaliste du prix du roman féminin Marie-Claire en 2017.

A photograph of a room with a window and a bust. The room has a window with white shutters on the left. A bust of a man is on a pedestal in the center. The walls are dark wood paneling. The floor is dark wood. The lighting is dim, creating a moody atmosphere.

C'est cuit les gondoles tu te dis. Addio les vaporetto et tout le toutim. Le cimetière du village où tu crèches te nargue tous les matins quand tu promènes ton petit chien. Bientôt ton tour ça te marmonne entre les tombes et tu te demandes si c'est si tranquille que ça ces jardins de pierre avec tous ces morts entassés au même endroit. Pas sûr que ce soit tip top pour roupiller à l'aise Blaise comme on disait quand t'étais jeune - non mais qu'est-ce que c'est devenu ringard-boomer ton parler des seventies. Comme cool Raoul relax Max haha tu te bidonnes quand même et après tout pourquoi tu te gênerais ? T'es seule alors t'as bien droit de le poiler un bon coup - poiler ça se dit plus non plus mais au fait qu'est-ce qu'on dit au 21^e siècle ? S'éclater ? non ça date aussi et c'est quoi le rapport avec les tombes du cimetière où tu te balades tous les matins ? Bah on s'en cogne c'est les morts en boîtes qui t'inspirent ces réflexions. Faut croire que ça vole pas haut la mort et même que ça végète au ras du sol.

Ajoute à ce tableau que t'as plus de parents ni personne à qui envoyer une carte postale de Venise où t'iras pas. Quoique l'idée de la carte postale ça pique un peu concernant tes parents qu'ont jamais trop kifé que tu sois gouine. Mais bernique t'aurais envoyé la carte quand même avec un mot du style Bons baisers d'ici je vais bien. Car forcément ç'aurait été l'extase d'être à Venise vu que t'attends depuis mille vies d'y aller et que là le compte à rebours s'affole. Le mot fin tu le reluques et il clignote et putain ça te fait plus trop marrer. Les trois quarts du chemin sont salement bouclés comme les trois quarts des peaux caressées et des bouches embrassées et des corps aimés. Grosso modo t'as quasi fait le tour des bouches-peaux-sexes et toujours pas d'alliance au doigt. Ça a pas fait tilt donc faut croire que t'as pas su bousculer le flipper. Tiens si t'allais sur un site Internet qui cause de Venise avec une liste longue comme le bras des artistes qui ont été follement heureux là-bas ? C'est magique et tutti quanti alors que toi la magie que dalle. Niente. Arrivée bonne dernière t'as qu'à te contenter de Google foutaise à gerber où y a même pas de quoi se mitonner un rêve.

Extrait de Venise Off

Dans cette cohue, l'espion russe ne remarqua aucun signe de danger. Il ouvrit la porte à son jeune chef et tous deux disparurent dans l'enchevêtrement d'habitations. Avec le temps, le plan du camp s'était considérablement modifié. On était passé de travées tracées au cordeau par les organismes internationaux à un labyrinthe constitué par des ajouts successifs de constructions plus approximatives les unes que les autres. Là où n'importe qui se serait perdu, l'aisance de l'adjudant russe à trouver son chemin était pour le moins surprenante. Youri Androv suivait, admiratif. Leur marche se termina dans un bâtiment en tôle. Des tables, des narguilés, des dominos, plusieurs hommes jouaient en fumant et en buvant du thé ou du café à la cardamome. L'odeur des breuvages et du tabac se mélangeait à celle de la poussière et de la crasse, sans réussir pour autant à prendre le dessus sur cette dernière. Un échange de regard entre l'adjudant et l'un des occupants modifia instantanément l'ambiance du lieu.

Extrait de *Captagonia*



10 OCTOBRE 2024
224 pages – 20,90 €
ISBN : 9782385531379

LE LAURÉAT DE LA 2^E ÉDITION DU PRIX DU ROMAN D'ESPIONNAGE

Captagonia

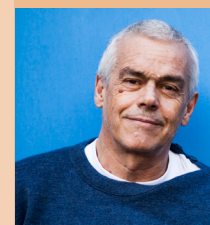
PIERRE POUCHAIRET

FICTION



Maïssa Thabet, policière franco-palestinienne, fête au consulat général de France à Jérusalem le démantèlement d'un réseau de trafiquants de drogue à Ramallah. La célébration vire au cauchemar : un attentat laisse Maïssa grièvement blessée, hospitalisée pendant deux ans. À sa sortie, une nouvelle drogue fait des ravages en Occident, le Captagon. La « drogue des djihadistes » tue jusqu'en Bretagne où enquête une de ses vieilles connaissances, Léanne Vallauri, un flic de la P.J. Derrière cette production mortelle se cachent des figures puissantes : un général syrien et ses complices russes, dont les desseins dépassent le simple trafic pour menacer la société occidentale. Maïssa, malgré ses réticences, accepte une mission d'espionnage en Jordanie. En entrant dans les services secrets, elle s'immerge dans un monde où la trahison est monnaie courante. Mais les ennemis ne sont pas toujours ceux que l'on croit...

Entre Brest, Paris, Dubaï et Damas, Maïssa se bat contre le temps et les puissants qui manipulent les fils de cette intrigue mortelle. Au cœur des enjeux géopolitiques contemporains et des luttes personnelles, *Captagonia* propose un mélange haletant entre roman d'espionnage



Pierre Pouchairet a été successivement à la brigade criminelle de la Police judiciaire, chef de groupe chargé de la lutte contre le trafic de drogue, officier de liaison de l'Office des stupés à Beyrouth et à Ankara, attaché de sécurité intérieure en Afghanistan puis au Kazakhstan. Il se consacre désormais à l'écriture. Son quatrième roman, *Mortels Trafics*, a été lauréat du prix du Quai des Orfèvres.

Le nœud de votre intrigue est articulé autour d'une drogue, le Captagon, drogue récente que l'on trouve essentiellement au Moyen-Orient. Comment en avez-vous découvert l'existence? Pourquoi la mettre au cœur de votre narration?

J'ai passé plusieurs années au Moyen-Orient, dont le Liban et la Syrie. Le Captagon y est répandu, c'est un peu la came du pauvre, un produit que l'on consomme là où on n'a pas les moyens d'acquérir de l'héroïne ou de la Cocaïne. Il s'agit d'un stupéfiant de synthèse relativement facile à élaborer, pourvu que l'on dispose des précurseurs nécessaires. Malgré ce qu'on peut souvent croire en Europe, la Syrie est un pays plutôt développé et possède, à ce titre, une industrie pharmaceutique qui participe à la création du Captagon. En revanche, on a beaucoup parlé du Captagon dans les médias en le désignant comme étant la drogue des djihadistes. Ce qui tient plus du mythe que de la réalité et n'a jamais été prouvé lors des examens effectués sur des terroristes ou des militants islamistes. Quand j'ai appris qu'aujourd'hui la Syrie était le principal producteur mondial et que plus de dix pour cent du budget de l'État provenait de ce trafic, j'ai eu envie d'imaginer un récit dans lequel le Captagon deviendrait une arme de guerre et de déstabilisation à l'encontre des nations occidentales.

Quel lien, personnel ou professionnel, entretenez-vous avec le Moyen-Orient? Comment transposez-vous votre connaissance de ces territoires dans la fiction?

Avant d'être romancier, j'ai été fonctionnaire de police. À ce titre, j'ai passé plus de trente ans au sein de la police judiciaire et j'ai représenté notre office central de lutte contre les stupéfiants dans plusieurs pays, dont le Liban, la Syrie et la Jordanie, puis la Turquie et j'ai également séjourné en Cisjordanie. J'ai donc une assez bonne connaissance de la région, de ses habitants et des forces de sécurité qui y officient. Les lieux que je décris sont la plupart du temps des endroits où je suis allé. Il en est de

même de certains personnages qui sont inspirés de gens bien réels que j'ai côtoyés. Quand Maïssa, l'héroïne de *Captagonia*, se promène dans Amman ou Damas, je pourrais très bien lui indiquer son chemin. Lorsque mes personnages évoluent, je visualise les rues avec eux. On m'a dit un jour que mes livres étaient écrits caméra sur l'épaule. C'est un peu vrai. J'aurais des difficultés à parler de lieux où je n'ai jamais mis les pieds.

***Captagonia* est un roman d'espionnage. Est-ce votre genre de prédilection, comme écrivain et comme lecteur?**

Si j'aime décrire des endroits que je connais, c'est également vrai concernant les sujets que je traite. Mon domaine de prédilection est le roman d'enquête, compte tenu de mon passé dans des services d'investigation. Mais j'écris aussi beaucoup sur mon temps à l'étranger. Les services de renseignements ne sont jamais bien loin. Si flics et voyous font l'objet de fantasme dans les polars et les films, c'est encore plus le cas de l'espionnage qui la plupart du temps consiste simplement à collationner et recueillir des informations. On est loin de James Bond : c'est un travail qui nécessite la collaboration de nombreuses administrations. Le trafic de drogue, et les revenus qu'il génère étant une source de menace, durant mes affectations à l'étranger, notamment en Afghanistan, j'ai moi-même été amené à œuvrer avec les gens des services (DGSE). Je n'ai donc pas eu de difficultés à m'engager sur ce sujet et mettre à l'honneur cette coopération interservices.

Je n'aime pas m'enfermer dans un genre. Je vois surtout mes livres comme étant des romans d'aventures qui baignent dans l'actualité. Impossible d'imaginer une enquête à l'encontre d'un État, sans faire appel à « l'espionnage ». Comme lecteur, j'aime les romans d'aventure et d'action. Sur le genre espionnage, je pourrais citer Ken Follett, Tom Clancy et John Le Carré, mais également le controversé Gérard de Villiers, que j'ai connu en Afghanistan. En dehors d'être auteur, j'imagine bien qu'il devait être aussi un peu espion. Un sacré personnage.

Cet après-midi, d'un dimanche de septembre, alors que ma mère rendait visite à ses parents et que mon père se produisait en gala, j'avais préenregistré la présentation de ce combat sur un magnétophone, avant de monter un ring factice sur l'herbe du jardin. J'avais revêtu mon petit frère, Pierre, d'une tenue guignolesque et couvert son visage d'un collant de ma mère. L'illusion était parfaite. M'imaginant combattre devant plusieurs milliers de spectateurs, seule, néanmoins, ma grand-mère Madeleine faisait office de public. La veille, j'avais assisté en direct, sur l'une des rares chaînes de télévision de l'époque, à un combat de mon père, Guy Mercier, à la salle Wagram à Paris, sur les commentaires de Léon Zitron. Il affrontait, ce soir-là, le mystérieux lutteur suicide Japonais « Kamikaze ». L'émotion que je ressentais à transparaître toute la fierté d'être le fils de cette vedette de la télévision. Sous les exclamations d'un public fêru, mon père, comme à son habitude, sortait vainqueur du combat. C'est ainsi que chaque dimanche, après la diffusion, la veille, d'un combat de mon père, je m'efforçais de reproduire, avec l'acceptable savoir-faire d'un enfant de onze ans, les prouesses de ce dernier.

Extrait de Catcheur

31 OCTOBRE 2024
320 pages - 24 €
ISBN : 9782385531249

LE TÉMOIGNAGE INÉDIT D'UN ANCIEN CHAMPION DE CATCH

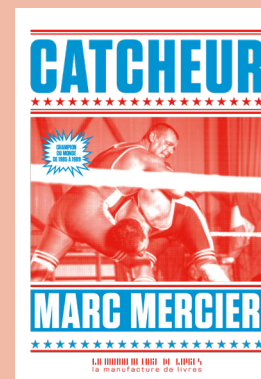
Catcheur

MARC MERCIER

« Il y a des gens qui croient que le catch est un sport ignoble. Le catch n'est pas un sport, c'est un spectacle. »

Roland Barthes, *Mythologies*

DOCUMENT



À quatre, au féminin, dans la boue ou sur l'eau, « l'ignoble art » connu son âge d'or avec ses héros, ses antihéros et ses polémiques. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le catch rencontre en France un succès important avant de disparaître peu à peu dès la fin des années 1970. Il connaît un nouvel intérêt auprès d'un public toujours plus nombreux depuis le début du XXI^e siècle. Marc Mercier a enchaîné les titres : champion de France, d'Europe puis champion du monde. Entraîné par son père Guy Mercier, figure du catch en France, Marc Mercier raconte la carrière sportive extraordinaire d'une famille et de leurs compagnons de route : André le Géant, Fantômas, le Boucher de Budapest, René Ben Chemoul, le Petit Prince, Chéri-Bibi ou le Bourreau de Béthune... Avec *Catcheur*, Marc Mercier nous plonge aux racines d'un pan entier de la culture populaire française et livre un récit inédit sur le monde du catch.



Marc Mercier est catcheur professionnel, acteur et cascadeur. Il est le fils de Guy Mercier, champion d'Europe de catch, qui l'a entraîné à cette discipline. Marc Mercier a été successivement champion de France, champion d'Europe puis champion du monde de catch. Depuis 2006, il dirige la Fédération française de catch professionnel.



L'Ange blanc, de son vrai nom Francisco Pino à Paris, en janvier 1059. D'origine espagnol, vêtu de sa cape, de sa cagoule blanche et de ses collants blancs, il devint une figure légendaire du catch français.

CHAPITRE
5

LA VÉRITÉ SUR LE CATCH



Décrié et qualifié par certains de « bidon », de « chiqué » et autres quolibets, le catch est au contraire source d'exaltation pour d'autres : il est avant tout un sport spectacle qui a le mérite de ses performances aussi bien athlétiques qu'artistiques.

Pour devenir catcheur, il faut compter des mois et bien souvent des années avant de pouvoir se produire sur un ring devant un public. Peu sont ceux qui y parviennent. La majorité des prétendants abandonnent au bout de quelques semaines, désarmés devant l'intensité et la rigueur des entraînements. Pour ceux qui y parviennent, ils pourront devenir des « pros ». Une fois cette étape réussie, ils devront néanmoins continuer de se battre pour se faire un nom. Là encore, tous n'y arrivent pas, seule une petite minorité parvient à s'imposer.

À l'époque où je dirigeais mes écoles de catch, La Catch Academy, j'ai pu surprendre bon nombre de journalistes qui venaient réaliser des reportages dans mes écoles. Un jour, l'un d'entre eux m'a dit : « Mais c'est ça, le catch ? C'est affreux, comment font-ils pour ne pas se tuer ! »

En mai 1999, Owen Hart, alors âgé de 34 ans, monte sur le ring du Kemper Arena, dans le Missouri. Durant le combat, sa tête percute un coin de ring entraînant une hémorragie cérébrale qui lui sera fatale. Quelques années auparavant, ce fut le catcheur Jesus Hernandez Silva, surnommé « Oro », qui se tua en octobre 1993, suite à un coup violent



CONTACT LIBRAIRIE

Pierre Fourniaud

pierre.fourniaud@lamanufacturedelivres.com

CONTACT PRESSE

Agence Trames

Camille Paulian & Alexandre Blomme

contact@trames.pro